

Québec français



Le désarmement pédagogique

Jacques Poisson

Numéro 16, novembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poisson, J. (1974). Le désarmement pédagogique. *Québec français*, (16), 30–30.

le désarmement pédagogique



Pendant deux siècles notre peuple s'est défendu contre l'assimilation par l'école. Il a eu pour adversaires des Britanniques au début, notamment lord Durham, et des Anglo-Canadiens par la suite.

La sauvegarde de la foi catholique et de la langue française inspirait la résistance.

Peu à peu cette situation d'équilibre s'est modifiée, sans que nos éducateurs en prennent nettement conscience.

L'expansionnisme culturel anglo-saxon qui menace notre identité collective est devenu américain, passant à une puissance que nous n'avions pas l'habitude d'associer mentalement à l'histoire de nos défaites. Certains d'entre nous, bien sûr, évoqueront la domination économique du Québec par les États-Unis, mais sans plus; ils n'iront pas jusqu'à la condamner, y voyant des chaînes d'or et nous imaginant voués à l'indigence sans la direction de nos entreprises par l'Autre.

Dans un ordre d'idées tout différent, la désaffection religieuse a contribué aussi à notre désarmement culturel. En se représentant la langue comme gardienne de la foi, on se trouvait à en faire une gardienne de notre culture. Aujourd'hui le français pour

lequel on lutte n'a plus guère qu'une valeur de symbole. C'est pourquoi le Québec est plus vulnérable que jamais, malgré son élan indépendantiste et la floraison de son folklore.

Le culte du français symbolique nous condamne à des rôles d'ingénus sur le plan idéologique. Nous rêvons d'une personnalité nationale qui serait caractérisée par la langue française (ou sa variante québécoise), mais nous nous livrons en toute candeur à l'idéologie que véhicule l'enseignement à l'américaine.

L'horticulteur sait que certaines espèces exigent un milieu acide, et d'autres un milieu alcalin, et agit en conséquence. L'éducateur québécois, lui, médusé par la puissance, ne se demande même pas si la langue française peut s'accommoder d'un terrain pédagogique à teneur américaine prédominante. Cette étourderie succède, fort étrangement, à deux siècles de vigilance de la part du clergé.

À quoi faut-il attribuer pareil abandon?

Là désaffection religieuse et l'expansionnisme culturel des États-Unis ne suffisent pas pour expliquer ce phénomène. Entrerait aussi en ligne de compte une sorte de dégradation des mentalités. Bon nombre d'éducateurs

en sont venus à considérer les instruments de la culture comme de simples objets de commerce. Tel d'entre eux avancera sans vergogne des arguments de commis voyageur au profit d'un manuel scolaire américain: c'est le meilleur et il coûte moins cher.

Cette manière de raisonner est typiquement commerciale. Tout d'abord, dans le domaine culturel, la supériorité n'existe pas en soi. La qualité est relative et fonction de ce que l'on est et de ce que l'on veut devenir. Quant à l'argument du prix, il est non seulement ignoble, mais totalement inadmissible à une époque où la construction de la moindre école témoigne d'une prodigalité inouïe, pour ne pas dire davantage.

Bref, un climat de servilité et de mercantilisme aurait occasionné une baisse effarante du sens critique et du sens moral. Cet effondrement explique qu'on puisse prétendre fonder un Québec français sur un système scolaire véhiculant l'idéologie aliénante de l'empire anglo-saxon d'aujourd'hui, de l'Empire sans frontières, selon la désignation de Claude Julien.

Jacques Poisson